

Gianni di Lorena

L'ENVERS DU DÉCOR

Pavane des Fées Sans-gêne

Acte I

Éditions OLNI

23, rue Charles de Gaulle — 77700 Chessy

Note de l'éditrice

Les éditions OLNi s'associent au choix de l'auteur de ne pas respecter à la lettre certains usages grammaticaux, orthographiques et typographiques généralement considérés comme la norme actuellement en vigueur. Vous constaterez, entre autres :

- l'emploi du subjonctif après la locution « après que » ;
- le recours à la capitale pour certains substantifs ;
- le recours aux traits d'union pour des expressions que l'auteur considère comme des tournures substantivées ou lexicalisées ;
- le recours délibéré à différentes graphies existantes pour un même substantif ;

De tout temps, les écrivains ont pris des libertés, car la langue est un matériau ductile qui ne cesse de se transformer ; ce qui était tenu hier pour une infraction à l'usage, un écart, une originalité, une divergence, une dissidence voire une coquetterie, est devenu, pour une partie, la norme d'aujourd'hui. La langue orale est l'outil de ces mutations naturelles. L'écriture en est le reflet.

« Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. [...] C'est de cette façon que des idées s'éteignent, que des mots s'en vont. Il en est des idiomes humains comme de tout. [...] C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sous une forme donnée. [...] les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent. »

Victor Hugo, préface de *Cromwell*, 1827

Ariane Frontezak (éditrice) et Raphaël Watbled (correcteur)

Visitez le site web de l'auteur afin de découvrir divers appendices destinés à enrichir le cycle *MUTATIS MUTANDIS*, tels que :

- des textes approfondissant l'univers du roman et du récit-cadre
- des galeries d'illustrations des « costumes de scène » et des blasons
- des traductions de paroles de chanson apparaissant dans le texte
- le détail des morceaux musicaux faisant partie intégrante du roman, à écouter sur le profil Spotify de Gianni di Lorena

www.giannidilorena.fr

MUTATIS MUTANDIS

S'ouvrers du

Décor

PAR

GIANNI DI LORENA

PAVANE

DES

FÉES SANS-GÊNE



ACTE
PREMIER

« On m'a dit, en effet, que les lois de notre pays permettent aux romanciers de proposer en exemple tous les crimes de leurs personnages, mais non point le détail de leurs voluptés, tant le massacre est aux yeux du législateur un moindre péché que le plaisir. »

Pierre Louÿs, *Les Aventures du roi Pausole*, 1901

Sous le manteau

Voilà, vous avez acheté ce livret à la sauvette dans une ruelle à l'arrière du Théâtre, sous le manteau d'un individu à l'air peu recommandable, probablement après avoir lu une discrète mais aguichante affichette épinglée dans le hall. Ou peut-être qu'un autre invité l'a subrepticement transvasé de la poche de son veston à la vôtre lorsque vous faisiez côte à côte votre affaire aux urinoirs, que des doigts agiles l'ont changé de sac à main sous le couvert d'un distrayant jeu d'éventails durant le cocktail d'après-spectacle.

Quoi qu'il en soit, si vous avez assisté à la représentation, vous savez parfaitement de quoi il retourne.

Mais sait-on jamais, peut-être que si vous n'êtes pas au fait de ce que l'on donne en ce moment à l'opéra, vous êtes en revanche un habitué des venelles obscures et des commerces illicites qui s'y trament, et que ces feuillets mal ficelés ont trouvé leur chemin entre vos mains au hasard de l'un de ces secrets négoce qui ont votre inclination. Si tel est le cas, laissez-moi donc éclairer votre lanterne quant à ses tenants et aboutissants.

Le contenu de cette brochure est étroitement, intimement – si j'ose dire – lié au premier acte de la pièce qui a été donnée ce soir et que vous avez manquée. L'œuvre en question, *Pavane des Fées Sans-gêne*, débute le cycle *MUTATIS MUTANDIS* du dramaturge Gianni di Lorena. S'il est aujourd'hui donné dans toutes les salles dignes de ce nom, l'absurde pudibonderie de notre bonne société a cependant poussé l'auteur à expurger son

ouvrage, lui permettant ainsi d'être distribué auprès d'un vaste public sans heurter l'hypocrisie des mœurs, ni risquer de s'aliéner la bien-pensance.

Par désir de ne pas vouer l'authenticité de ce texte à un destin semblable à ceux qu'autrefois l'on zigouillait à la naissance afin de ne garder en vie que les corps jugés aptes et utiles, quelqu'un – dont l'identité reste mystérieuse – a jugé bon d'en ouvrir les arcanes les plus sulfureuses aux âmes cohérentes et libres, qui n'estiment pas moins pendable de montrer des personnages en train de s'étriper que de s'adonner à la volupté.

C'est ainsi qu'est né ce fascicule qui, bien que de pauvre facture – on fait ce que l'on peut avec des presses clandestines –, a le mérite de rassembler toutes les scènes érotiques malmenées par la censure, ou tout bonnement coupées du manuscrit original.

Ce que vous découvrez ici vous plaît ? Alors prenez dès à présent une place pour la prochaine représentation de la *Pavane des Fées Sans-gêne* ! Et tenez-vous rigoureusement au courant : chaque acte de chaque pièce du cycle, ou peu s'en faut, aura droit à son outrageux recueil, que vous ne pourrez obtenir que sous le manteau...

Quelques points de repère

MUTATIS MUTANDIS explore ce que pourraient devenir les contes de fées et leurs personnages dans un univers où ils seraient libérés de la destinée. Dans le cas où vous auriez appris l'existence du cycle par le biais de ce recueil annexe, ce qui suit a pour but de broser le cadre général de l'histoire, dussiez-vous décider de poursuivre cette lecture sans attendre de vous être plongé dans l'œuvre complète.

Notre récit prend place sur le continent imaginaire du Ponant, sorte d'Europe fantasmée au travers du prisme des contes et légendes. Il commence en 2373 au Temps-Naguère et fait parfois, d'une scène à l'autre, l'aller-retour entre une majorité de personnages vivant au présent, et quelques autres ayant débuté leur vie dans un lointain passé.

Le Temps-Naguère a été nommé ainsi par les Ponantins eux-mêmes, à une époque où ils s'étaient retrouvés désireux de laisser derrière eux l'histoire ancienne – le Temps-Jadis –, de même que tout ce qui avait bien pu se dérouler encore bien avant.

Le Temps-Jadis, c'est plusieurs millénaires d'histoire durant lesquels le Ponant avait d'abord connu le joug totalitaire des Rois Dragons, jusqu'à ce que ceux-ci soient renversés par une alliance des hommes et des fées. De cette bascule de pouvoirs était né le Réaume, un prodigieux empire unifiant le continent tout entier et qui avait perduré près de mille cinq cents ans. Sa chute était survenue lorsqu'avaient éclaté les Guerres de Désunion, une effroyable succession d'affrontements qui avaient mis le Ponant à

feu et à sang pendant cinq longs siècles, avant que n'intervienne enfin une littérale *dea ex machina*.

Lassés par les belligérences sans fin et lucides sur le fait qu'elles ne mèneraient qu'à une inévitable autodestruction, les fidèles d'un culte oublié avaient prié et appelé à l'aide la seule divinité qu'ils pensaient encore être en mesure de les sauver : Vénus, protectrice attentive de l'humanité. À l'écoute, celle-ci avait étendu sa grâce au monde entier sous la forme d'une merveilleuse épidémie qui avait poussé les hommes à s'aimer les uns les autres et à exprimer leurs sentiments avec une fougue jamais connue auparavant. Pendant longtemps, ceux-ci s'étaient retrouvés à chanter leurs émotions comme si la réalité s'était muée en opérette, et à baiser à tort et à travers de toutes les manières possibles et imaginables, parfois même franchement extraordinaires. Sur une inspiration providentielle, les historiens du futur désigneront un jour cette étrange manifestation sous le nom de « Voile d'Aphrodite ».

Lorsque débute *MUTATIS MUTANDIS*, ses effets, hélas, commencent à s'estomper, tandis que de mystérieuses ténèbres s'amoncellent à l'horizon. Le Voile se délite, et le temps approche à grands pas où il s'évaporerà à tout jamais, laissant les hommes livrés à eux-mêmes, à la merci de leur propre folie comme des plus sinistres influences.

Mais en attendant, la belle déesse veille, observant attentivement les héros des jours à venir s'acheminer vers leur destinée, priant pour que son intervention ait mis l'humanité sur le bon chemin.

THÉOPHALLE, BÉATRICE & LA BRIMBELLE

SCÈNE I : Le roi Théophalle et la reine Béatrice fêtent la naissance de leur second enfant lors d'un monstrueux banquet.

Le Grand Salon des Banquets dans le palais royal, une galerie toute décorée de blanc et d'or, percée de vastes fenêtres claires, à la haute voûte peinte et garnie d'énormes lustres à pampilles. Une longue table de personnages richement vêtus occupe l'espace. Des serviteurs vont et viennent en tous sens, les bras chargés de plats.

— Je lève mon verre en l'honneur de la belle Vénus, qui nous a fait grâce de ses dons ; de mon second fils, aussi beau et vigoureux que le premier ; et surtout, surtout, en l'honneur de celle qui l'a mis au monde, ma merveilleuse, délicieuse, plantureuse Béatrice ! s'exclame le roi en repoussant bruyamment sa chaise, qui s'en va rayer le parquet avec un bruit à faire grincer les dents à toute l'assistance.

Il repose maladroitement son verre pour glisser les mains autour de la taille de sa femme et l'embrasser dans le cou, les épaules, entre ses deux seins pigeonnant à leur balcon garni de froufrous. Béatrice renverse la tête en arrière et s'esclaffe, chatouillée par les pointes de ses fines moustaches. Par-dessus le brouhaha des invités portant leur toast, son rire enivré s'envole pour se mêler à la musique des meilleurs trouvères du royaume. Peu sont ceux à prêter l'oreille à la mélodie, toutefois, l'attention des convives étant davantage portée

sur le contenu de leurs coupes et sur les lèvres de leurs voisins : c'est le moment que tout le monde attendait, celui où les symposiaques planent désormais aussi haut qu'un pigeon obèse avec une aile en moins. Les véritables réjouissances vont pouvoir commencer, car depuis quelques siècles, le nom de Vénus n'est pas évoqué sans conséquences...

Le visage enfoui entre les deux globes moelleux et chauds, Théophalle sourit pour lui-même, s'enivrant du parfum dégagé par le repli formé là sous la pression imposée par les atours de Béatrice. C'est un mélange de la fragrance préférée de la reine – charnelle et inquiétante tubéreuse –, de l'arôme unique et indescriptible de sa peau, et de l'odeur à la fois ronde et pleine, un peu âcre, de la transpiration stagnant dans les interstices. Ce bouquet le rend fou et l'excite, plus qu'il ne saurait dire. C'est bien simple : à peine l'a-t-il humé qu'il s'est mis à bander comme un âne, emplissant l'entièreté de sa braguette au point d'en éprouver rudement les coutures. Anticipant le cours des évènements, les hanches du roi se balancent d'avant en arrière, enfonçant le fourreau de tissu oblong entre les replis des jupes de sa femme, poussant l'épais brocart de la pointe comme s'il avait l'intention de le crever pour atteindre son but.

D'un ample mouvement du bras, il repousse négligemment assiettes de porcelaine peinte, couverts d'or et verres de cristal, avant d'allonger la reine sur la table dans un élan que l'on croirait pensé pour conclure un numéro de danse.

Ses doigts fébriles tâtent et appuient sur le torse de Béatrice, se régaland à éprouver la rigidité des baleines sous le corsage. Il aime cette dureté sous ses paumes, se plaît à imaginer qu'elle incarne dans le monde physique l'altesse de sa femme, son inflexibilité, sa droiture. Il se délecte autant de la constriction que de la libération

des chairs, lorsqu'il les débarrasse enfin de leur armure au moment de la consommation, ainsi qu'un fruit tendre extrait de sa rude enveloppe. Mais pas cette fois-ci, non... car un tel rituel ne peut avoir lieu que dans la chambre. À cet instant, entre les différentes couches de tissu, le nombre d'épingles qui maintiennent l'habit en place et son propre harnachement vestimentaire, le plus simple est encore de contourner le rempart.

Théophalle palpe la taille fuselée. Pièce d'estomac de satin, corps-piqué de bougran et de soie, chemise de lin, le tout tient en moins d'un pouce de tissus – si peu et tant à la fois – qui le sépare de la peau tendre cachée au-dessous. Qu'à cela ne tienne : il saisira la rose encore pleine de ses épines !

Le roi jugerait probablement insipide le sexe aux époques où il suffit d'ôter chemise et pantalon, ou de se faufiler hors d'une petite robe noire, pour se retrouver nu comme au jour de sa naissance. Il faut dire qu'à travers le Ponant, le jeu et l'art de trousser ont depuis longtemps gagné leurs lettres de noblesse. Car enfin, se déplumer entièrement pour s'adonner à la culbute a quelque chose de terriblement ennuyeux, ou pire : de tristement pratique. Mais en venir droit au fait, et faire son affaire sans défaire ni s'en faire... ? Ah ! L'habit qui renferme l'objet des convoitises devient dès lors un décor donnant au plus sale, au plus dépravé, au plus libéré des actes, une saveur à la fois ludique et cérémonielle. Chaque plaisir devient non seulement celui de la chair, mais aussi celui du jeu et de la mise en scène.

Tout à fait conscientes de ces réalités, ses mains s'affairent donc à soulever jupe, jupon et chemise, avec les gestes fiévreux de qui ouvre un paquet-cadeau contenant l'objet ardemment convoité.

Sa femme ne l'entend pas de cette oreille, et, redirigeant le cours des choses, fait valser son époux avant de le coincer contre la table.

S'agenouillant dans une corolle de brocart pourpre et de satin vert, la voilà qui repousse les basques de la tenue royale afin d'en dégager la braguette. L'extrémité de la proue de délicat damas rouge s'orne déjà d'une tache humide allant grandissant. Un sourire aux lèvres, la reine y appuie son index pour en épreindre le suc. Elle le retire ; un fil visqueux, étincelant y reste collé. Le roi est comme parcouru d'un courant électrique.

— Ma mie, oh ! ne me laissez pas ainsi dans l'attente ! s'exclame-t-il avec un râle impatient en roulant des yeux.

Bonté d'âme personnifiée, Béatrice se met en devoir de détacher les boutons retenant le fourreau de tissu à ses culottes, et l'ôte de son sexe comme on ôterait un gant. Plusieurs épais filaments de mouille s'étirent entre le gland poisseux et la doublure de lin, vibrant un instant dans l'air avant de s'effondrer et de couler le long des bourses du monarque. La reine les soupèse gentiment de sa main en coupe.

C'est qu'elle est friande des gonades de son époux. Elle aime les regarder, les flatter, jouer avec de cette manière tendre et machinale qu'ont les amants de longue date de toucher le corps de l'autre, devenu extension du leur. Aussi renflées que des pêches, celles de Théophalle ne pendent pas, même à son âge, et le fin duvet blond qui couvre les rotundités pansues y dessine dans la lumière les arabesques d'un filigrane d'or.

Passé l'instant de la contemplation attendrie, Béatrice les empoigne avec fermeté et happe d'un même mouvement le vit rubicond, tirant à Théophalle un hoquet de surprise.

— Oh, ma douce !

Tenant très littéralement son mari par les couilles, la souveraine l'attire à elle, engloutissant le goupillon royal de ses deux lèvres tendues, amoureusement appliquées le long de la friandise. Mouille

et salive lui dégoulinent du menton et rigolent le long de sa gorge pâle jusqu'à la dépression creusée entre ses deux seins, où se forme déjà un petit lac scintillant.

Plongeant à pleines mains dans l'abondante chevelure noire ornée de perles, le roi y entortille les doigts, mettant à mal les hautes plissures de dentelle amidonnée de la fontange de Béatrice. C'est pour elle un délice tout tactile que de sentir le complexe agencement de ses boucles savamment travaillées se dénouer sous la caresse. Elle aime posséder son époux de sa bouche, le savoir si fébrile qu'il ressent le besoin de s'arrimer, de se tenir et se retenir, de faire d'elle son ancre dans la tourmente voluptueuse, accompagnant de ses mains sans force les mouvements de tête de la gourmande.

Théophalle tremblote de tous ses membres ; peu de ses maîtresses sont capables de lui sucer le jonc avec autant de talent que sa femme. Sous les crispations que la turlutte lui provoque, les spirales de jais de la coiffure de la reine se déroulent une à une, dégringolent parmi les dentelles écumant sur ses épaules. Les doigts d'homme en proie au vertige fouissent sa crinière folle, repoussent son bonnet garni de rubans, qui chute et libère un flot d'ébène où le monarque ne se retient plus de plonger. Il s'agenouille déjà et va pour humer leurs effluves ténébreux, quand Béatrice le repousse gentiment au sol.

Le roi s'affale entre les invités occupés à expérimenter toutes les manières possibles et imaginables de s'imbriquer – autant dire qu'en présence de fées, ladite imagination est sans limite.

Rien que du coin de l'œil, il repère un trio engagé dans une culbute endiablée, flottant dans les airs à un mètre au-dessus des tables, têtes à l'envers dépassant à peine des robes et des justaucorps, que la gravité retrousse en prodiguant aux regards le spectacle de leurs parties à nu et de leurs peaux claquant les unes contre les autres. Plus loin, un éphèbe dans le plus simple appareil se caresse

sous le flot ininterrompu de vin rouge que font cascader sur son corps des calices sans fond tenus par des mains invisibles, tandis que l'on vient laper la boisson à même sa peau. Et là-bas, la mentule qu'un seigneur enfonce dans le joli con d'une dame ressort par la bouche de cette dernière, permettant au fouteur de se goûter lui-même dans une apothéose du narcissisme.

Autant dire que c'est une orgie royale telle que l'on n'en voit plus, et qu'elle bat son plein.

En sueur, Théophalle arrache sa lourde perruque bouclée et redirige toute son attention vers sa chère et tendre, mais Béatrice ne l'a pas attendu pour continuer à s'ébattre.

Avisant un formidable mât dressé tel un écueil parmi le remous des corps qui s'aiment, elle se redresse et, jupes troussées jusqu'à la taille, vient s'en remplir la fente, se laissant glisser tout du long avec un profond bruit de succion. Les yeux dans les yeux de son époux, la voilà qui se met à monter, descendre, monter, descendre en se triturant le berlingot avec une frénésie grandissante, monter, descendre en secouant sa chevelure défaite, monter, descendre à toute allure en envoyant gicler à la ronde une volée de gouttelettes de cyprine, déposées çà et là sur les objets et les fouteurs suants, crispés ou languissants.

Dans un état près de l'anagogie, Théophalle s'approche en rampant parmi les meringues en miettes, les choux à la crème écrasés et autres reliefs du dessert écourté, souffle rauque et bouche béante. Fermant les yeux, il accueille la bruine d'amour sur son visage avec une gratitude toute religieuse, tendant la langue à la façon d'un gamin qui essaierait d'avaler les premiers flocons de l'hiver. Roulant sur le dos, il s'allonge entre les jambes de l'anonyme serviteur de Béatrice, saisit son propre ardillon, et le frictionne avec une vigueur qui ne manquera pas d'y laisser dès le lendemain de rouges

abrasions. Il sait ce qui s'apprête, oh, il le sait ! Il ne connaît que trop bien ce don que Madame va lui faire, un don qu'il appelle de chaque fibre de son être en fusion.

— Sire, Votre Majesté me fera-t-elle l'honneur... ?

Coupé dans son ébullition, il redresse légèrement la tête afin de voir qui sollicite ainsi son auguste attention.

Une belle blonde en robe à motifs de myrtilles, un tendron d'à peine vingt ans se tient devant lui – ou plutôt au-dessus –, inclinée dans une profonde révérence. Constatant que le roi lui accorde audience, les yeux de la damoiselle biglent sa troisième jambe d'un air entendu.

— Je vous en prie, Brimbelle : l'honneur est tout mien, l'invite-t-il gracieusement.

Le visage de la suce-nommée s'éclaire. En tant que favorite en titre, la comtesse de Beaubourgeon sait parfaitement que le roi ne fait usage de son surnom que lorsqu'il est d'humeur à lui faire la figue à la crème.

Avec tact, la jeune femme sonde la reine à son tour :

— Madame... ?

Il n'a fallu que peu de temps pour que Béatrice et la Brimbelle deviennent bonnes amies, et la favorite fait toujours partie des élues lorsque la royale épouse tient ruelle. Elle est même de celles qui en connaissent les plus intimes alcôves. Bien souvent, l'on ne voit que ses escarpins et ses genoux mignons aux jarrettières enrubannées, posés sur un coussin de velours, dépassant de sous les draps de la souveraine entretenant ses invitées venues discuter philosophie – horizontale, il va sans dire.

En vérité, Béatrice est bien contente que la comtesse la déleste des ardeurs de Théophalle, lorsqu'elle-même a quelqu'un ou quelque chose d'autre en tête. Lui faire la grâce d'être un rouage

dans l'une de ces tendresses jouissives qu'elle partage avec son époux lui semble donc tout naturel en cet instant :

— Prenez place... ! *Ah !* prenez... *oh !* place... !

Remontant son jupon et ses paniers à la dernière mode, la Brimbelle révèle de longues jambes aux bas déjà mis à mal, et un charmant triangle de bouclettes dorées emperlées par la rosée lui barbouillant l'entre cuisse. Chaque gouttelette qui s'en détache se transforme en diamant lorsqu'elle heurte le sol, attestant du passage d'une fée – et de leur manque d'imagination – parmi les promeneurs à s'être aventurés dans le petit bosquet. Trouvant de ce fait une terre meuble et abondamment retournée, le tronc de Théophalle s'y enracine sans mal, écartant si largement la ramure humide de la comtesse que le soleil n'aurait plus aucun mal à venir lui éclairer le fond de la clairière.

Comblée en corps comme en cœur, la Brimbelle se met à rebondir et remuer de la croupe autour du pivot mouvant en s'astiquant le bouton, en un parfait reflet de la reine qui s'occupe de même face à elle. Les cavalières usent et abusent ainsi de leurs destriers respectifs jusqu'à ce que soudain, Béatrice s'assoie brutalement sur le godemiché anonyme, l'engloutissant jusqu'aux roustons. Elle hurle, exulte, pandicule en propulsant l'une de ses délicates pantouffles en vol plané au-dessus des tables quand, enfin ! de longs jets cristallins jaillissent de sa tirelire, avec tant de force et d'allégresse que Théophalle croit contempler les fontaines dansantes des jardins royaux. Il n'a que peu de temps pour faire la comparaison, car le jouir et les cris de Béatrice l'éclaboussent, le baignent, l'inondent, allant si loin que même la Brimbelle se retrouve arrosée du chaton jusqu'au visage. Puis c'est au tour du roi, et le voilà qui geint et souffle et mugit à son tour tandis qu'un épais flot de foutre blanc reflue à gros bouillons de la motte de sa favorite, qui se pâme de

se sentir et se savoir remplie jusqu'aux yeux par son illustre amant.

Ses belles culottes de velours bleu trempées de sperme, le visage ruisselant de l'ondée de sa femme, Théophalle s'ébroue comme un chiot en riant aux éclats. Béatrice le rejoint dans son hilarité, car la joie est contagieuse. Sentant l'aube d'un moment privilégié, la Brimbelle, quant à elle, sourit avant de s'éloigner discrètement.

— Oh, ma chère, ma très chère... ! expire le roi. Existe-t-il meilleure façon de célébrer la vie que par l'amour des êtres ?

Il tend les bras pour accueillir la madone aux cheveux de nuit qui se penche pour l'embrasser.

— Aucune qui ne me soit connue, mon ami.